



Quand j'étais jeune, mes parents m'ont fait essayer les sports habituels de petit gars : le hockey et le soccer. J'ai détesté ça. Ensuite, ils m'ont proposé le volley-ball. Dans mon quartier, c'était nouveau à l'époque. Les équipes étaient mixtes, mais il y avait surtout des filles. J'ai essayé. J'ai fini par aimer ça.

Une fois au cégep, j'ai embarqué dans l'équipe de volley-ball intercollégiale. Ça a commencé à être moins drôle. Au volley-ball, comme dans la plupart des sports d'équipe masculins, on s'encourage en criant «*Let's go les gars, on arrête de jouer comme des tapettes!*» Le moindre ballon manqué pouvait faire dire à l'entraîneur: «*Faites-moi pas des attaques de fifs.*»

Comme je me savais gai, mais que j'étais encore dans le fin fond de mon garde-robe, j'avais peur de rater le ballon parce que j'imaginai que quelqu'un allait découvrir que j'étais gai. Plus j'avais peur, plus je manquais mes services, mes attaques, mes réceptions. Mon amour du sport a fini par être écrasé par ma nervosité. En 1985, j'avais environ 18 ans, j'ai arrêté de jouer.

En 1992, cinq ans après mon coming-out, j'ai lu dans le magazine *Fugues* qu'il

existait une ligue de volley-ball gaie. J'étais intrigué: «*Pourquoi des gais jouent-ils ensemble au volley-ball? Est-ce qu'ils se pognent les fesses sur le terrain? Est-ce qu'il se passe des affaires dans les vestiaires?*» J'y suis donc allé une première fois, un peu à reculons, en me disant que j'aurais juste à partir si j'étais mal à l'aise.

Wow! Les entraînements étaient sérieux et exigeants, mais j'ai surtout constaté que plus personne ne se traitait de tapette ou de fif. J'étais juste entouré d'amateurs de volley-ball qui, comme moi, avaient envie de jouer sans subir l'ambiance homophobe habituelle des sports d'équipe. Quelle différence incroyable! Quelle délivrance! L'autre surprise que j'ai eue: petit à petit, je suis devenu un bien meilleur joueur. Sans la peur d'avant, ma confiance en moi et mes capacités physiques ont pris le dessus.

Toutes les équipes de ma ligue étaient inscrites à la Ligue de volley-ball récréatif de Montréal. Presque chaque mois, on jouait pendant toute une journée contre des équipes d'autres ligues. On était les seules équipes gaies.

Je me souviens des rires moqueurs, des commentaires désobligeants qu'on entendait de l'autre côté du filet. On était les fifs qu'il fallait battre. Qu'ils *allaient* battre, c'est sûr. Mais comme on s'entraînait deux fois par semaine, c'est plus souvent nos équipes qui gagnaient que le contraire!

Parfois, quand on l'emportait, certains joueurs ne voulaient même pas nous serrer la main. Ils avaient honte d'avoir perdu contre nous. Nos victoires leur apprenaient aussi une chose qu'ils n'avaient jamais pu imaginer: des gais, ça peut être bon dans les sports.

C'est à partir de ce moment-là que j'ai compris l'impact qu'on peut avoir quand on est ouvertement gai. Le pouvoir de l'authenticité. En étant nous-mêmes, joueurs de volley-ball *et* gais, et surtout en s'affichant à plusieurs, *en équipe*, on faisait changer les mentalités par rapport à l'homosexualité.

Un gai tout seul dans une équipe d'hétéros aurait peut-être eu un effet sur leur façon de nous percevoir. Mais plein de gais *ensemble*, qui s'amuse, qui joue bien



et qui accumulent les victoires par-dessus le marché, ça frappait pas mal plus fort dans les préjugés.

Avec les années, on a gagné le respect de la grande majorité de nos adversaires. À l'occasion, des joueurs hétéros d'autres équipes nous demandaient s'ils pouvaient jouer avec nous, même s'ils n'étaient pas gais. On les accueillait avec plaisir. Ils voyaient qu'on avait du fun, qu'on était une belle gang. Ils avaient bien raison.

Notre ligue faisait aussi partie de la North American Gay Volleyball Association (NAGVA). On a fait des compétitions à New York, à Baltimore, à Toronto, en plus d'organiser notre propre tournoi NAGVA annuel. L'ambiance était géniale! Le calibre était fort aussi. Ouf! Là, on ne gagnait pas aussi souvent. Mais mon Dieu qu'on a eu du fun à faire ces tournois-là! C'était vraiment une belle période dans nos vies. On s'est tous fait des amis un peu partout en Amérique du Nord. J'en revois certains encore aujourd'hui, même 20 ans plus tard. Je n'oublierai jamais ces années-là.

ROBERT PILON, 47 ANS, GAI